## CHAPITRE XXV

Le jour suivant, dans le village de Lucia et dans tout le territoire de Lecco, on ne s'entretenait que d'elle, de l'Innommé, de l'archevêque et d'un autre personnage qui, quoique très-désireux de faire parler de lui, s'en serait passé volontiers dans cette circonstance : nous voulons dire le seigneur don Rodrigo.

Ce n'est pas que, déjà bien avant cela, on ne commentât ses faits et gestes; mais ce n'étaient que des propos secrets et tronqués : il fallait que deux individus se connussent d'une manière bien intime pour oser s'ouvrir l'un à l'autre sur un pareil sujet. Et encore n'y mettaient-ils pas toute l'animation dont ils auraient été susceptibles; car les hommes, généralement parlant, lorsque leur indignation ne peut s'exhaler sans un grave danger, non-seulement en manifestent moins ou tiennent complètement renfermée dans leur cœur celle qu'ils ressentent, mais en ressentent réellement moins. Mais, aujourd'hui, qui se serait abstenu de s'informer et de s'entretenir d'un événement aussi éclatant, dans lequel on voyait si manifestement la main du ciel, et où jouaient un si beau rôle deux personnages d'une telle importance: l'un, en qui un si ardent amour de la justice s'alliait à une si grande autorité; l'autre, en qui il semblait que la tyrannie en personne se fût humiliée, que la braverie fût venue, pour ainsi dire, déposer les armes et abdiquer? A



de telles comparaisons, le seigneur don Rodrigo devenait un peu petit. Alors tout le monde comprenait ce que c'était bue de tourmenter l'innocence pour pouvoir la déshonorer, de la persécuter avec une aussi impudente insistance, avec une violence si atroce, avec d'aussi abominables embûches. On faisait, à cette occasion, une revue de bien d'autres prouesses de ce seigneur; et, sur tout cela, chacun disait ouvertement sa façon de penser, enhardi que chacun était de se trouver d'accord avec tout le monde. C'était un murmure, un frémissement général : à distance toutefois, en raison de tous ces bravi dont ce personnage était entouré.

Une bonne part de cette animadversion publique retombait aussi sur ses amis et ses courtisans. On ne se gênait pas pour dire ce qu'il y avait à dire sur le compte du seigneur podestat, toujours sourd, aveugle et muet sur les exploits de ce tyran; mais cela aussi se disait de loin, car le podestat avait ses sbires. Avec le docteur Azzecca-Garbugli, qui n'avait à son service que sa langue et ses finesses, et avec d'autres courtisans de bas étage, ses pareils, on n'usait pas de tant de ménagements : ils étaient montrés au doigt, ils étaient regardés de travers; si bien que, pendant quelque temps, ils jugèrent à propos de ne pas se montrer en public.

Don Rodrigo, foudroyé par cette nouvelle si imprévue, si différente de l'avis qu'il attendait de jour en jour, de moment en moment, se tint caché dans son château, seul avec ses bravi, à ruminer son fiel deux jours durant : le troisième il partit pour Milan. Si ce n'avait été que la rumeur publique qui s'était élevée contre lui, peut-être, puisque les choses en étaient venues à ce point, serait-il resté tout exprès pour la braver, pour chercher même l'occasion de donner à tous une leçon sur quelqu'un des plus audacieux; mais ce qui le fit déguerpir, ce fut la nouvelle certaine que le cardinal allait venir aussi de ces côtés. Le comte-oncle, qui, de toute cette histoire, ne savait que ce qui lui en avait été dit par le comte Attilio, aurait certainement exigé qu'en une telle conjoncture, don Rodrigo fît auprès du cardinal la première figure, qu'il en obtînt publiquement l'accueil le plus distingué : or, chacun voit d'ici comme il était en situation de remplir les vues du comte-oncle. Et ce-

lui-ci l'aurait exigé et s'en serait fait rendre un compte sévère; car c'était une magnifique occasion de faire voir en quelle estime sa maison était tenue par une puissance de premier ordre. Pour se tirer d'un aussi mauvais pas, don Rodrigo, s'étant levé un matin avant le jour, se mit dans une voiture, avec Griso et quelques autres bravi au dehors, devant et derrière; et, après avoir donné ordre que le reste de ses gens vînt peu après le rejoindre, il partit comme un fuyard, comme (qu'il nous soit un peu permis de rehausser nos personnages avec quelque illustre comparaison), comme Catilina de Rome, écumant de rage et jurant de revenir bientôt dans une tout autre attitude pour accomplir ses vengeances.

Cependant le cardinal s'avançait, visitant, une par jour, les paroisses situées dans le territoire de Lecco. Le jour qu'il devait arriver à celle de Lucia, une grande partie des habitants s'était déjà portée sur la route pour aller à sa rencontre. A l'entrée du village, précisément auprès de la maisonnette de nos deux femmes, était un arc de triomphe, construit avec des poteaux en long et des échalas en travers, revêtu de paille et de mousse et orné de branches vertes de fragon et de houx chargées de mille petites baies d'un rouge éclatant. La façade de l'église était couverte de tentures; aux fenêtres de chaque habitation, pendaient des couvertures et des draps de lit déployés, des langes d'enfants disposés en festons; tout, en somme, ce peu de nécessaire qui pouvait, tant bien que mal, paraître du superflu. Sur le soir (c'était l'heure à laquelle Federigo faisait toujours en sorte d'arriver aux églises qu'il visitait), tous ceux qui étaient restés au logis, vieillards, femmes et enfants la plupart, s'acheminèrent aussi à sa rencontre, les uns en file, les autres en foule, précédés par don Abbondio, sombre au milieu de toute cette fête, tant à cause du tapage qui l'ahurissait et du mouvement désordonné de cette foule dont, ainsi qu'il le disait en lui-même, les allées et venues continuelles lui brouillaient la vue, qu'à cause de la crainte secrète dont il était tourmenté que les femmes n'eussent jasé et qu'il n'eût à lui falloir rendre compte de l'affaire du mariage.

Et voici apparaître le cardinal ou, pour mieux dire, la



foule au milieu de laquelle il se trouvait dans sa litière, entouré de sa suite; car, de tout cela, on n'apercevait rien autre chose qu'une enseigne s'élevant au-dessus de toutes les têtes, un bout de croix que portait le chapelain monté sur sa mule. Les villageois qui marchaient derrière don Abbondio se précipitèrent en désordre pour aller rejoindre la foule qui s'avançait; et lui, après avoir dit trois ou quatre fois : « Doucement; en bon ordre; que faites-vous? » se retourna tout courroucé; et, en marmottant tout le temps : « C'est une vraie confusion, c'est une vraie confusion! » il s'en alla s'installer dans l'église, pendant qu'elle était vide, et y resta à attendre.

Le cardinal s'avançait en donnant des bénédictions de la main et en recevant de la bouche de tout ce peuple qui l'entourait et que les gens de sa suite avaient fort à faire à contenir. Comme compatriotes de Lucia, ces paysans avaient voulu faire à l'archevêque une réception extraordinaire; mais la chose n'était pas facile, attendu que depuis bien longtemps, partout où il arrivait, on avait pour habitude de le fêter le plus possible. Déjà, dès le commencement de son archiépiscopat, le jour de son entrée solennelle à la cathédrale, la foule, la cohue qui se pressa autour de lui avait été si grande que l'on eut à craindre un instant pour sa vie; et quelques gentilshommes qui se trouvaient près de lui avaient été obligés de tirer leurs épées pour effrayer et refouler la multitude. Il y avait dans les mœurs de ce temps quelque chose de si désordonné et de si violent que, même pour faire des démonstrations bienveillantes à un évêque dans son église, et pour vouloir les modérer, il fallait presque aller jusqu'au massacre. Et cette protection n'aurait peut-être pas suffi, si deux prêtres, doués d'une grande vigueur de corps et d'esprit, ne l'avaient élevé et transporté à force de bras depuis la porte de l'église jusqu'au pied du maître-autel. Parmi tant de visites épiscopales qu'il eut à faire par la suite, cette première entrée dans l'église peut, sans exagération, être mise au nombre de ses plus grandes fatigues pastorales, je dirais même au nombre des plus grands dangers qu'il eut quelquefois à courir.

Il entra aussi dans celle-ci comme il put; il alla à l'autel et, de là, après avoir prié quelque temps, il adressa, selon

sa coutume, quelques paroles aux assistants sur son amour pour eux, sur son désir de leur salut et sur la manière dont ils devaient se préparer à la cérémonie du lendemain. S'étant ensuite retiré dans la maison du curé, entre autres choses sur lesquelles il eut à conférer avec lui, il le questionna sur la conduite et sur les qualités de Renzo. Don Abbondio dit que c'était un jeune homme un peu vif, un peu têtu, un peu colérique; mais, à des questions plus particulières et plus précises, il fut obligé de répondre que c'était un honnête garçon, et que lui-même ne savait pas comprendre comment, à Milan, il avait pu faire toutes ces diableries dont on avait répandu le bruit.

« Quant à la jeune fille, reprit le cardinal, vous semble-t-il, à vous aussi, qu'elle puisse maintenant revenir et demeurer en sûreté chez elle?

— Pour le moment, répondit don Abbondio, elle peut venir et rester comme bon lui semble : je dis pour le moment; car, ajouta-t-il en soupirant, il faudrait que Votre Seigneurie Illustrissime fût toujours là ou, tout au moins, près de nous.

— Le Seigneur est toujours près de nous, dit le cardinal. Au surplus, je songerai moi-même à la mettre en lieu sûr. » Et il donna aussitôt l'ordre que le lendemain de bon matin, on expédiât la litière avec une escorte pour prendre les deux femmes.

Don Abbondio sortit tout content que le cardinal lui eût parlé des deux jeunes gens sans lui avoir demandé compte de son refus de les marier. — Donc il ne sait rien, disait-il à part soi: Agnese n'a rien dit : c'est un miracle! Ils se verront encore; mais nous lui donnerons une autre instruction, nous la lui donnerons. — Et il ne se doutait pas, le pauvre homme, que, si Federigo n'avait pas abordé ce sujet, c'était précisément parce qu'il entendait lui en parler plus longuement et dans un moment plus opportun; et qu'avant de lui donner son compte, il voulait entendre aussi ses raisons.

Mais les préoccupations du bon prélat au sujet du placement de Lucia étaient devenues inutiles : depuis qu'il l'avait quittée, il était survenu des choses que nous allons raconter.



Les deux femmes, dans ce peu de jours qu'elles eurent à passer dans la maisonnette hospitalière du tailleur, avaient repris, autant que cela était possible, chacune son ancien et habituel genre de vie. Lucia avait demandé aussitôt à travailler et, ainsi qu'elle l'avait fait au couvent, elle cousait et cousait toujours, retirée dans une chambrette loin des regards des curieux. Agnese allait de temps en temps se promener dans les environs, et de temps en temps aussi elle faisait des raccommodages en compagnie de sa fille. Leurs entretiens étaient d'autant plus tristes qu'ils étaient plus affectueux : toutes deux étaient préparées à une séparation, attendu que la brebis ne pouvait pas retourner demeurer si près de la tanière du loup; mais quand viendrait et quel serait le terme de cette séparation? L'avenir était obscur et indéchiffrable, pour l'une d'elles surtout. Agnese, malgré tout, trouvait encore moyen d'y entrevoir la possibilité de quelque heureuse solution; car, au bout du compte, si rien ne lui était arrivé de sinistre, Renzo ne devrait pas beaucoup tarder à donner de ses nouvelles; et, s'il avait trouvé du travail, s'il s'était fixé quelque part et si (et comment en douter?) il était toujours dans l'intention de tenir la foi jurée à Lucia, pourquoi ne pourrait-on pas aller rester avec lui? Et elle allait fréquemment entretenant sa fille de ces espérances; et je ne saurais dire si celle-ci éprouvait plus de douleur à les entendre que de peine à y répondre. Son grand secret, elle l'avait toujours gardé renfermé dans son cœur; et, bien que tourmentée par le chagrin de faire une cachotterie à une aussi bonne mère, mais invinciblement retenue par la honte et par les diverses appréhensions dont nous avons déjà parlé, elle remettait du jour au lendemain, et n'en disait rien. Ses projets étaient bien différents de ceux de sa mère ou, pour mieux dire, elle n'en avait point; elle s'était totalement abandonnée à la volonté de la Providence. Elle faisait donc son possible pour laisser tomber le discours ou pour le détourner de ce sujet; ou bien elle disait, en termes généraux, qu'elle n'avait plus ni espérance ni désir d'aucune chose de ce monde, hormis de pouvoir se réunir bientôt à sa mère : le plus souvent les larmes venaient fort à propos se substituer aux paroles.

« Sais-tu pourquoi tu vois les choses si en noir? disait

Agnese : parce que tu as beaucoup souffert, et qu'il ne te semble pas possible que tout cela puisse tourner à bien. Mais laisse faire le Seigneur; et si... Laisse venir un rayon de lumière, seulement un rayon, et puis tu sauras me dire si tu ne penses plus à rien. » Lucia embrassait sa mère et pleurait.

Du reste, entre elles et leurs hôtes, avait promptement pris naissance une très-grande amitié : et où l'amitié pourrait-elle jamais naître, si ce n'est entre les bienfaiteurs et ceux qui ont reçu le bienfait, lorsque les uns et les autres sont des gens de bien? Agnese, particulièrement, taillait de longues bavettes avec la maîtresse du logis. Le tailleur, de son côté, leur donnait un peu de distraction avec des histoires et des discours moraux; et, au dîner surtout, il avait toujours quelque belle chose à raconter de *Buovo d'Antona* (1) ou des ermites et des anachorètes des déserts de la Thébaïde.

A quelques milles de ce petit pays, était en villégiature un couple de haute importance, don Ferrante et dame Prassède : leur nom de famille, comme toujours, est resté dans la plume de notre anonyme. Dame Prassede était une personne de noble lignée, déjà avancée en âge, très-portée à faire du bien, métier assurément le plus digne que l'homme puisse exercer, mais qu'il peut gâter aussi malheureusement, comme tous les autres. Pour faire le bien, il faut le connaître; et nous ne pouvons le connaître, ainsi que toutes les autres choses, qu'au travers de nos passions et en nous guidant d'après nos jugements et nos propres idées qui, bien trop souvent hélas ! vont comme il plaît à Dieu. Dame Prassede se comportait avec ses idées comme il est dit qu'on doit le faire à l'égard des amis; c'est-à-dire qu'elle en avait peu; mais elle y était d'autant plus étroitement attachée. Parmi ce peu d'idées, il y en avait

(1) *Buovo d'Antona*, fameux paladin dont l'histoire constitue un des épisodes les plus intéressants de *I Reali di Francia* et en forme tout le livre IV. Il existe des poëmes, aussi bien français qu'italiens, intitulés *Buovo d'Antona* (V. Melzi et Tosi, *Bibliographie des romans et poëmes chevaleresques*, et Rajna, *Recherches sur I Reali di Francia*, suivies du *Livre des histoires de Fioravante* et du poëme ayant pour titre *Buovo d'Antona*. Bologne, 1872). (*Note du traducteur.*)



malheureusement pas mal de biscornues; et ce n'étaient justement pas celles auxquelles elle tenait le moins. Il lui arrivait, par conséquent, ou de se proposer comme une bonne action ce qui ne l'était pas, ou de prendre pour moyens des choses qui pouvaient plutôt conduire au résultat contraire à celui qu'elle avait en vue, ou de regarder comme licites des moyens qui ne l'étaient pas du tout; et cela, par une certaine supposition gratuite que celui qui fait plus que son devoir puisse aussi outrepasser son droit; il lui arrivait de ne pas voir dans un fait ce qu'il y avait de réel ou d'y voir ce qui n'y était pas; et beaucoup d'autres choses semblables, qui peuvent arriver et qui arrivent à tout le monde, sans en excepter les meilleurs, mais qui arrivaient à dame Prassede beaucoup trop souvent, et très-souvent toutes à la fois.

Ayant entendu raconter le grand événement de Lucia et tout ce qui, à cette occasion, se disait de la jeune fille, elle se prit d'un curieux désir de la voir; et elle envoya une voiture avec un vieux serviteur pour prendre la mère et la fille. Celle-ci s'en défendait et priait le tailleur, qui était venu leur annoncer la chose, de trouver le moyen de l'en excuser. Tant qu'il s'était agi de petites gens qui cherchaient à faire connaissance avec la jeune fille du miracle, le tailleur lui avait volontiers rendu ce service; mais, dans le cas présent, le refus lui aurait semblé une sorte d'affront. Il fit tant de mines, tant d'exclamations, il dit tant de choses, « et qu'on n'en usait pas ainsi, et que c'était une grande maison, et qu'à des personnes d'un si haut rang, on ne leur dit jamais *non*, et que ce pouvait être leur fortune, et que dame Prassede, outre tout le reste, était aussi une sainte », bref, tant de choses que Lucia fut forcée de se rendre; d'autant plus qu'Agnese confirmait toutes ces raisons par autant de « mais sans doute, mais sans doute. »

Arrivées devant la grande dame, celle-ci leur fit beaucoup d'accueil et leur adressa beaucoup de félicitations; elle interrogea, elle conseilla, le tout avec une certaine supériorité presque innée, mais adoucie par tant d'expressions affables, tempérée par tant de sollicitude, assaisonnée de manières et de phrases si pieuses qu'Agnese, presque aussitôt, et Lucia, peu après, commencèrent à se sentir soulagées de ce respect ac-

cablant que leur avait d'abord imprimé l'aspect imposant de cette grande dame ; elles y trouvèrent même quelque chose d'attrayant. Pour conclusion, dame Prassede, entendant que le cardinal s'était chargé de trouver un asile à Lucia, mue par le désir de seconder et de prévenir en même temps cette bonne intention, s'offrit à prendre la jeune fille chez elle où il ne lui serait imposé d'autre service que de s'occuper de travaux d'aiguille, de repasser ou de filer. Et elle ajouta qu'elle se chargerait d'en donner avis à Monseigneur.

Outre le bien facile et immédiat qu'il y avait dans une telle œuvre, dame Prassede en voyait et s'en proposait un autre, peut-être plus considérable, selon elle : celui de redresser un cerveau dévié, de mettre sur le bon chemin une personne qui en avait grand besoin. Car, du moment où elle avait pour la première fois entendu parler de Lucia, elle s'était aussitôt persuadée que, chez une jeune fille qui avait pu se fiancer à un malfaiteur, à un insurgé, à un pendard, pour tout dire, il devait y avoir pour sûr quelque défaut, quelque vice caché. Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. La visite de Lucia l'avait confirmée dans cette persuasion. Ce n'est pas qu'au fond, comme on dit, elle ne fît pas à dame Prassede l'effet d'une bonne fille ; mais il y avait beaucoup de choses à reprendre. Cette petite tête baissée, ce menton toujours cloué sur la poitrine, cette habitude de ne pas répondre ou de ne répondre que par monosyllabes et comme par force, tout cela pouvait bien être l'indice d'une certaine timidité, mais cela dénotait, pour sûr, beaucoup d'entêtement : il n'était que trop facile de voir que cette petite tête devait avoir ses idées. Et cette rougeur qui, à tout instant, lui montait au visage, et ces soupirs qu'elle s'efforçait de refouler... et puis deux grands yeux desquels dame Prassede n'avait pas du tout bonne opinion. Elle tenait pour certain, comme si elle l'avait su de bonne part, que tous les malheurs de Lucia étaient une punition du ciel à cause de sa liaison avec ce scélérat, et un avertissement pour la faire s'en détacher tout à fait; et, cela étant, elle se proposait de coopérer à une si bonne fin. Car, ainsi qu'elle le disait souvent aux autres et qu'elle se le disait à elle-même, toute sa préoccupation était de seconder les volontés du ciel ; mais elle tombait souvent dans une terrible équivoque, celle de prendre pour ciel son propre cerveau. Toutefois, de sa seconde intention dont nous avons parlé, elle se garda bien d'en faire la moindre mention. C'était aussi une de ses maximes, que, pour conduire heureusement à fin un bon dessein, la principale chose, dans l'immense majorité des cas, c'est de n'en rien laisser transpirer.



La mère et la fille échangèrent entre elles quelques regards. La douloureuse nécessité de se séparer une fois admise, l'offre leur parut, à toutes deux, très-acceptable, quand ce n'eût été qu'à cause du peu de distance qu'il y avait de cette maison de campagne à leur village ; en sorte que, en mettant les choses au pis, elles se rapprocheraient et pourraient se trouver ensemble à la prochaine villégiature. Chacune ayant lu dans les yeux de l'autre leur assentiment mutuel, elles se tournèrent toutes deux vers dame Prassede en la remerciant de cette manière qui veut dire que l'on accepte. Celle-ci renouvela les politesses et les promesses, et dit qu'elle leur ferait bientôt tenir une lettre pour présenter à Monseigneur. Nos deux femmes parties, elle se fit faire la lettre par don Ferrante qui, en sa qualité de littérateur, ainsi que nous le dirons plus particulièrement en temps et lieu, lui servait de secrétaire dans les grandes occasions. Comme celle-ci en était une, don Ferrante fit les plus grands efforts d'esprit; et, remettant le brouillon à recopier à son épouse, il lui recommanda chaudement l'orthographe, qui était une des nombreuses choses qu'il avait étudiées et faisait partie du petit nombre de celles dont il avait la direction dans la maison. Dame Prassede copia la lettre avec un soin des plus minutieux et l'envoya à la maison du tailleur. Ceci se passa deux ou trois jours avant que le cardinal envoyât la litière pour ramener les deux femmes à leur demeure.

Elles arrivèrent qu'il n'était pas encore allé à l'église, et descendirent au presbytère. Ordre avait été donné de les introduire immédiatement ; et le chapelain, qui les vit le premier, s'empressa de se conformer à cet ordre, ne les retenant que juste autant qu'il était nécessaire pour leur faire en toute hâte un peu de leçon sur le cérémonial dont il fallait

user avec Monseigneur, et sur les titres qu'on devait lui donner; chose qu'il avait coutume de faire chaque fois qu'il le pouvait en cachette de lui. C'était pour le pauvre homme un crève-cœur continuel que de voir le peu d'ordre qui, sous ce rapport, régnait autour du cardinal. — Et tout cela, disait-il aux autres personnes de la maison, à cause de la trop grande bonté de ce bienheureux homme, de sa trop grande familiarité. — Et il racontait comme quoi plus d'une fois il lui était arrivé à lui-même d'entendre, de ses propres oreilles, répondre à Monseigneur : « Oui, monsieur, » et « Non, monsieur. »

Le cardinal était en ce moment occupé à causer avec don Abbondio de différentes affaires de la paroisse, si bien que celui-ci n'eut pas moyen de donner de son côté, comme il l'aurait désiré, ses instructions aux deux femmes. Seulement, en passant auprès d'elles pendant qu'il sortait et qu'elles entraient, il put leur faire signe de l'œil pour leur donner à entendre combien il était content d'elles, et les exhorter à persévérer discrètement dans leur silence.

Après les premières politesses, d'une part, et les premières révérences, de l'autre, Agnese tira de son sein la lettre et la remit au cardinal en disant : « C'est de la part de la respectable dame Prassede qui nous a dit qu'elle connaît beaucoup Votre Seigneurie Illustrissime, Monseigneur; comme, bien naturellement, entre grands seigneurs, vous devez tous vous connaître. Quand vous l'aurez lue, vous verrez.

— C'est bien, dit Federigo, après avoir lu et démêlé le sens de la lettre à travers toutes les fleurs de rhétorique de don Ferrante. Il connaissait cette maison autant qu'il était nécessaire pour être sûr que Lucia ne pouvait y être invitée qu'à bonne intention, et qu'elle y serait à l'abri des embûches et de la violence de son persécuteur. Quant à l'opinion qu'il avait de l'esprit de dame Prassede, nous n'en avons aucune connaissance bien positive. Probablement n'était-ce pas là la personne qu'il aurait choisie de préférence pour un tel objet; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit ou donné à entendre ailleurs, ce n'était pas son habitude de défaire les choses faites par ceux que cela regardait, pour les refaire mieux.



— Soumettez-vous avec résignation à cette nouvelle séparation et à l'incertitude où vous vous trouvez, ajouta-t-il ensuite. Fortifiez-vous dans la confiance que cela ne sera pas de longue durée, et que Dieu voudra conduire les choses à cette fin vers laquelle il semble les avoir acheminées; mais tenez pour certain que tout ce qu'il permettra qui arrive sera pour votre plus grand bien.» Il fit à Lucia, en particulier, quelques autres exhortations affectueuses, il donna quelques nouveaux encouragements à toutes deux, leur donna sa bénédiction et les congédia.

A leur arrivée dans la rue, elles furent assaillies par un essaim d'amis et d'amies : c'était tout le village, on peut dire, qui les attendait et les conduisit chez elles, comme en triomphe. Toutes ces femmes se répandaient à l'envi en félicitations, en condoléances, en questions; toutes exprimaient, par de grandes exclamations, leurs regrets en apprenant que Lucia devait partir le lendemain. Les hommes s'empressaient de leur offrir, à qui mieux mieux, leurs services. Chacun voulait rester cette nuit à monter la garde devant leur maisonnette. A ce propos, notre anonyme a trouvé bon de composer un proverbe : Voulez-vous avoir beaucoup de monde à votre aide? faites en sorte de n'en avoir pas besoin.

Tant d'accueil confondait et ahurissait Lucia; mais, au fond, cela ne laissa pas de lui faire du bien en la distrayant un peu des pensées et des souvenirs qui, hélas! même au milieu du tumulte, se réveillaient dans son esprit en franchissant cette porte, en mettant le pied dans ces chambrettes et à la vue de chaque objet.

Au son de la cloche, qui annonçait le prochain commencement de la cérémonie religieuse, tout le monde s'achemina vers l'église; et ce fut pour les nouvelles venues une autre promenade triomphale.

La cérémonie terminée, don Abbondio, qui était allé en toute hâte voir si Perpetua avait bien disposé toute chose pour le dîner, fut averti que le cardinal désirait lui parler. Il se rendit aussitôt à la chambre de son éminent hôte qui, l'ayant laissé venir tout près de lui : Seigneur curé, commença-t-il; et ces mots furent prononcés de manière à lui faire comprendre qu'ils étaient l'exorde d'un discours long

et sérieux : Seigneur curé, pourquoi n'avez-vous pas uni en mariage cette Lucia avec son fiancé?

— Elles ont vidé leur sac ce matin, ces deux bavardes, pensa don Abbondio; et il répondit en balbutiant : Monseigneur Illustrissime aura sans doute entendu parler de toutes les complications qui se sont produites dans cette affaire : ç'a été une confusion telle que, même présentement, il serait impossible d'y voir clair. Au reste, Votre Seigneurie Illustrissime peut facilement s'en faire l'idée en songeant que la jeune fille n'est ici, après tant d'accidents, que comme par miracle, et que le jeune homme, après d'autres accidents, nul ne sait où il est.

— Je vous demande, insista le cardinal, s'il est vrai qu'avant tous ces événements, vous ayez refusé de célébrer le mariage lorsque vous en avez été requis au jour convenu, et le pourquoi.

— Vraiment... si Votre Seigneurie Illustrissime savait... quelles injonctions... quels ordres terribles j'ai reçus de ne pas parler... Et il s'arrêta, sans rien conclure, dans une attitude qui faisait respectueusement entendre qu'il y aurait indiscrétion à vouloir en savoir davantage.

— Mais! dit le cardinal, d'un ton et d'un air beaucoup plus graves que de coutume : c'est votre évêque qui, par devoir et pour votre justification, veut savoir de vous pourquoi vous n'avez pas fait ce que, dans l'ordre régulier des choses, vous étiez rigoureusement tenu de faire.

— Monseigneur, dit don Abbondio en se faisant tout petit, tout petit : je n'ai pas du tout voulu dire... Mais il m'a semblé que, s'agissant de choses embrouillées, de choses déjà vieilles et sans remède, il était inutile d'aller les remuer... Pourtant, pourtant, me dis-je, je sais que Votre Seigneurie Illustrissime ne veut pas trahir un pauvre curé... Mais voyez-vous bien, Monseigneur, Votre Seigneurie Illustrissime ne peut pas être partout; et moi, je reste ici exposé.... Toutefois, puisqu'elle l'ordonne, je dirai, je dirai tout.

— Dites : je n'ai d'autre désir que de vous trouver exempt de faute. »

Don Abbondio se mit alors à raconter la douloureuse histoire; mais il supprima le nom principal et y substitua



« un grand seigneur », concédant ainsi à la prudence le peu qu'on pouvait lui concéder en une telle extrémité.

— Et vous n'avez pas eu d'autre motif? demanda le cardinal, après avoir bien tout écouté.

— Mais... peut-être ne me suis-je pas suffisamment expliqué, répondit don Abbondio. C'est sous peine de la vie que l'ordre m'a été intimé de ne point faire ce mariage.

— Et cette raison vous a semblé suffisante pour enfreindre un devoir rigoureux?

— Mon devoir, j'ai toujours tâché de le remplir, même au prix de très-grandes peines et de très-grands sacrifices; mais lorsqu'il s'agit de la vie...

— Et quand vous vous êtes présenté à l'Église, dit Federigo d'un ton encore plus grave, pour être admis à exercer ce saint ministère, l'Église s'est-elle portée garante de votre vie? Vous a-t-elle dit que les devoirs attachés à votre ministère seraient francs de tout obstacle, exempts de tout péril? ou bien encore vous a-t-elle dit que le devoir cesserait là où commencerait le danger? Ne vous a-t-elle pas dit expressément le contraire? Ne vous a-t-elle pas averti qu'elle vous envoyait comme un agneau parmi les loups? Ne saviez-vous donc pas qu'il y avait des hommes violents à qui ce qui vous serait ordonné pourrait déplaire? Celui de qui nous tenons la doctrine et l'exemple, à l'imitation de qui nous nous laissons nommer et nous nommons pasteurs, en venant sur cette terre pour en remplir la sublime mission, a-t-il mis pour condition d'avoir la vie sauve? Et, pour la sauver, pour la conserver, veux-je dire, quelques jours de plus sur cette terre aux dépens de la charité et du devoir, y avait-il besoin de la sainte onction, de l'imposition des mains, de la grâce du sacerdoce? Le monde suffit à lui seul à donner cette vertu, à enseigner cette doctrine. Que dis-je? oh honte! le monde lui-même la renie. Le monde fait aussi ses lois qui prescrivent le bien, qui prescrivent le mal; il a aussi son évangile, évangile d'orgueil et de haine; il ne veut pas qu'il soit dit que l'amour de la vie soit une raison pour en transgresser les commandements : il ne le veut pas et il est obéi. Et nous! nous, fils et messagers de la promesse! Que serait l'Église, si votre langage était celui de tous vos collègues? Où serait-elle aujourd'hui, si

elle était apparue dans le monde avec de pareilles doctrines? »

Don Abbondio n'osait pas lever la tête : son esprit se sentait, au milieu de ces arguments, comme un poussin qui, pris dans les serres d'un faucon, se sent soulevé dans des régions inconnues, dans une atmosphère qu'il n'a jamais respirée. Voyant qu'il lui fallait pourtant répondre quelque chose, il dit d'un air soumis, mais non convaincu : « Monseigneur, il est possible que j'aie tort. Du moment qu'on ne doit pas tenir compte de la vie, je ne sais plus que dire. Mais quand on a affaire à de certaines gens qui ont la force en main et qui ne veulent entendre aucune raison, lors même qu'on voudrait faire le brave, je ne vois pas trop ce que l'on pourrait y gagner. C'est un de ces seigneurs, celui-là, avec qui on ne peut ni gagner la partie ni rester quitte.

— Eh! ne savez-vous pas que notre triomphe, c'est précisément de souffrir pour la justice? Et si vous ne savez pas cela, que prêchez-vous alors? quelle est la doctrine que vous enseignez? quelle est la *bonne nouvelle* que vous annoncez aux pauvres? Qui donc prétend que vous triomphiez de la force par la force? Assurément il ne vous sera pas demandé un jour si vous avez su maîtriser les puissants; car il ne vous en a été donné ni la mission ni les moyens. Mais ce qui vous sera demandé, c'est si vous avez mis en œuvre les moyens qui étaient en votre pouvoir pour faire ce qui vous était prescrit, lors même qu'ils auraient eu la témérité de vous le défendre.

— Ces saints sont, ma foi, bien étranges, pensait en attendant don Abbondio : en substance, à vouloir exprimer le suc de toutes ces belles choses, les amours de deux jeunes gens lui tiennent plus au cœur que la vie d'un pauvre prêtre. — Et, quant à lui, il n'aurait pas mieux demandé que de voir la conversation se terminer là; mais il voyait le cardinal, à chaque pause, demeurer dans l'attitude de quelqu'un qui attend une réponse, un aveu ou une apologie : quelque chose, enfin. En conséquence : Je vous répète, Monseigneur, répondit-il, que probablement j'ai eu tort... Le courage, ne se le donne pas qui veut.

— Et pourquoi donc, pourrais-je vous dire, vous êtes-vous chargé d'un ministère qui vous impose le devoir d'être



en lutte avec les passions du siècle? Mais, comment, vous dirai-je plutôt, comment ne songez-vous pas que, si dans ce grave ministère, de quelque manière que vous y soyez entré, le courage vous est nécessaire pour remplir vos obligations, il y a là-haut Celui qui vous le donnera infailliblement, pourvu que vous le lui demandiez? Croyez-vous que tous ces milliers de martyrs eussent naturellement du courage? qu'il fissent naturellement bon marché de la vie? tant de jeunes gens qui commençaient à la savourer, tant de vieillards qui déjà la voyaient avec regret s'approcher de sa fin, tant de jeunes vierges, tant de mères? Tous ont eu du courage; et ils l'ont eu parce que le courage leur était nécessaire et qu'ils avaient la foi. Connaissant votre faiblesse et vos devoirs, avez-vous songé à vous préparer aux situations difficiles où vous pouviez vous trouver et où vous vous êtes trouvé, en effet? Ah! si, durant tant d'années de fonctions pastorales, vous avez (et comment ne l'auriez-vous pas?) aimé votre troupeau, si vous avez mis en lui votre cœur, votre sollicitude, votre bonheur, le courage ne devait pas vous faire défaut au moment du danger : l'amour est intrépide. Eh bien! si vous les aimiez, ceux qui sont commis à votre garde spirituelle, ceux que vous appelez vos enfants, lorsque vous avez vu deux d'entre eux menacés, et vous aussi avec eux, ah! certes, autant la faiblesse de la chair vous a fait trembler pour vous-même, autant la charité a dû vous faire trembler pour eux. Vous vous serez humilié, vous aurez demandé pardon à Dieu de ce premier moment de peur, parce que c'était un effet de votre misère, et vous aurez imploré de lui la force pour la surmonter, pour la chasser parce que c'était une tentation; mais la sainte et noble crainte pour autrui, pour vos enfants, celle-là, vous l'aurez écoutée, elle ne vous aura pas laissé de repos, elle vous aura incité, contraint à penser, à faire tout ce qui était possible pour conjurer le danger qui les menaçait... Et cette crainte, cet amour que vous ont-ils inspiré? Qu'avez-vous fait pour eux? A quels moyens avez-vous songé? »

Et il se tut en gardant l'attitude de celui qui attend une réponse.